

Western sauce danoise *Dear Wendy* de Thomas Vinterberg

Stéphane Defoy

Volume 24, Number 2, Spring 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60776ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Defoy, S. (2006). Review of [Western sauce danoise / *Dear Wendy* de Thomas Vinterberg]. *Ciné-Bulles*, 24(2), 51–52.

Sans en avoir la prétention, **La Classe de madame Lise** apparaît aussi comme un remède aux conflits entre les différentes cultures. Alors que les élèves apprennent leurs tables de multiplication et leurs règles d'accord, nous apprenons beaucoup d'eux : dans la classe de madame Lise, le mépris et le jugement d'autrui sont mis au placard pour faire place au jeu et à la rigolade. Là où il n'y a que différences, il n'y a ni rejet ni exclusion. Le film de Groulx est un discours optimiste sur le Montréal de demain : les individus issus de communautés différentes vivent, à cet âge, en harmonie. Pourquoi cela changerait-il dans un proche avenir? De plus, ces jeunes immigrants de deuxième génération auront probablement plus de facilité que leurs parents (ceux-ci ne parlant souvent ni français ni anglais) à s'intégrer à la société, à sortir des frontières (voie ferrée, cour de triage, autoroute) qui isolent Parc-Extension des autres quartiers.

Sylvie Groulx (qui a déjà travaillé avec les enfants pour le film **Grandir**) signe un film dans la lignée d'**Être et avoir** (2002) et de **Spellbound** (2002). **La Classe de madame Lise** prouve à quel point les enfants sont d'agréables sujets pour ce qu'on nomme — plus rarement aujourd'hui — un « cinéma-vérité ». C'est probablement l'innocence des enfants qui est la source de leur aisance à l'écran : leur oubli de la caméra est aussi fréquent et total que leur spontanéité. Ce qu'on retient de cette réussite de Sylvie Groulx : l'attachement que porte madame Lise à ses élèves. Si bien qu'après le visionnement du film, on a l'impression d'avoir vécu cette année avec elle. ■

La Classe de madame Lise

Numérique / coul. / 89 min / 2005 / doc. / Québec

Réal. et scén. : Sylvie Groulx
Image : Michel La Veaux
Son : Sylvain Vary et Olivier Calvert
Mus. : Robert M. Lepage
Mont. : France Pilon
Prod. : Galafilm
Dist. : Les Films du 3 Mars

Dear Wendy
de Thomas Vinterberg

Western sauce danoise

STÉPHANE DEFOY

Voilà que nos deux comparses danois, pères fondateurs du réputé Dogme, reviennent à la charge et cassent à nouveau du sucre sur le dos de cette Amérique du Nord paranoïaque et amorale. Lars von Trier (**Breaking the Waves**, **Dancer in the Dark**) à l'écriture et Thomas Vinterberg (**Festen**) à la réalisation ont uni leurs efforts pour confectonner une fiction dont l'action se situe dans une ville minière imaginaire pendant les années 1960. **Dear Wendy** s'intéresse à un groupe de jeunes marginaux qui partagent un intérêt commun pour les armes à feu. Une attirance particulière qui se transformera en véritable obsession donnant naissance ainsi à un club secret : les Dandys, formés de six jeunes maniant la gâchette avec dextérité. Après Michael Moore et sa

démonstration appuyée (**Bowling for Columbine**), le thème du port d'armes chez nos voisins du Sud réapparaît une fois de plus et c'est la jeunesse qui en fait à nouveau les frais.

Sous la forme d'une fable qui prend racine dans le mal-être d'une poignée de jeunes laissés-pour-compte, la dernière proposition de Vinterberg manque cruellement de substance et son allégorie bat de l'aile. Bien qu'il faille reconnaître un excellent travail de recherche afin de vulgariser les différents types d'armes à feu qui nous passent sous les yeux, **Dear Wendy** s'engueule dans une morale simpliste se résumant à : malgré les meilleures intentions du monde, qui se frotte aux fusils finira par s'y piquer. C'est ainsi que les craquants Dandys, pacifiques de nature, qui ont comme première règle de ne jamais dégainer sur qui que ce soit, devront bientôt faire des choix déchirants. Le récit s'articule autour d'une longue lettre d'amour — souvent inopportune — adressée à Wendy (le pistolet du personnage principal) témoignant ainsi d'une passion peu commune pour les revolvers. Le contenu de la missive nous est dévoilé par l'entremise d'une narration accablante s'échelonnant inutilement sur



Dear Wendy

l'ensemble du film. En l'occurrence, on parle beaucoup dans **Dear Wendy** et l'on s'explique sans cesse. Lorsqu'il reste du temps, on pratique son tir et l'on s'émoustille à l'écoute des balles qui sifflent et qui finissent leur course sur des cibles.

Lorsque tout ce beau monde est fin prêt à faire face à la musique, il ne reste qu'à attendre un événement marquant qui fera basculer l'univers de nos héros. L'intégration d'un nouveau membre, un incorrigible délinquant d'origine afro-américaine (notez le cliché), sera tout indiquée pour renverser la situation. S'ensuit un épilogue prévisible qui emprunte aux classiques du western. Cette fois, les vilains sont personnifiés par le corps policier, ici en grand nombre, et les jeunes tireurs d'élite s'engagent dangereusement dans un duel perdu d'avance. Suivant la recette éprouvée, ils tombent un à un au combat pour faire durer le plaisir de cet affrontement sanguinolent.

Ce western dans une ville ouvrière fictive du *fin fond* des États-Unis s'égaré dans la moralité sentencieuse. En accouchant de ce scénario, von Trier, de connivence avec son complice réalisateur, continue à faire la leçon à une Amérique réduite à un terreau fertile en violence contre l'individu. Néanmoins, nous retiendrons de **Dear Wendy** une belle recherche sur le plan des éclairages afin d'insuffler aux décors un caractère vieillot qui se marie à merveille avec la musique du groupe The Zombies et d'autres succès des années 1960. Il faut souligner également la confection de costumes originaux venant appuyer la spécificité de chacun des membres du clan. Enfin, comme l'a fait von Trier dans **Dogville** et **Manderlay**, Vinterberg a su constituer, pour ensuite l'utiliser d'une façon théâtrale, un espace spécifique (le square du village, dans le cas présent) dans lequel sont circonscrits les moments forts du récit. Cependant, le réalisateur danois ne détient ni la perspicacité ni l'aisance d'un Gus Van Sant (**Elephant**) pour mettre en scène un sujet dense comme celui

de l'utilisation des armes à feu. Il n'a pas non plus l'habileté d'un Gregg Araki (**The Doom Generation**, **Mysterious Skin**) pour dépeindre les aléas d'une jeunesse désœuvrée cherchant à combler le vide ambiant. **Dear Wendy** n'atteint pas toujours sa cible. ■

Dear Wendy

35 mm / coul. / 101 min / 2005 / fict. / Danemark

Réal. : Thomas Vinterberg
Scén. : Lars von Trier
Image : Anthony Dod Mantle
Mus. : Benjamin Wallfisch
Mont. : Mikkel E.G. Nielsen
Prod. : Lucky Punch et Nimbus Zentropa
Dist. : TVA Films
Int. : Jamie Bell, Bill Pullman, Michael Angarano, Novella Nelson

Entre ses mains d'Anne Fontaine

Le tigre et la souris

NICOLAS GENDRON

Laurent (Benoît Poelvoorde) est vétérinaire et a le regard inquisiteur d'un félin. Claire (Isabelle Carré) est agente d'assurances et affiche la bonté obsessionnelle d'une sainte. Alors que la menace d'un tueur au scalpel plane sur Lille, la rencontre banale de ces deux solitudes dépasse rapidement le cadre professionnel. En fait, les personnages se rapprochent tant et si bien que Claire en vient à soupçonner Laurent d'être le criminel en cavale. Zoom sur une femme mariée attirée par le danger.

Film lisse, aux éclats calculés, librement inspiré du roman *Les Kangourous* de Dominique Barbéris, **Entre ses mains** ne perd pas de temps en préambule innocent. La première scène, équivoque, renferme déjà tout ce qui suivra. Une femme lumi-

neuse, un tantinet perplexe, qui se laisse attendrir peu à peu. Et puis un homme séducteur, qui s'infiltré insidieusement dans son intimité. Avant d'être un film d'acteurs, ce thriller non classique en est un de personnages. L'approche psychologique est certes réaliste, illustrée par des gestes lourds de sens et des lapsus confondants. Mais l'analyse n'est ni freudienne ni complaisante, jamais plaquée; elle surgit d'elle-même, comme autant de visions qu'il y a d'observateurs.

Dans son parcours jalonné d'objets insolites au succès mi-critique, mi-public (**Nettoyage à sec**, **Comment j'ai tué mon père**, **Nathalie...**), Fontaine se plaît à cultiver l'ambiguïté dans la normalité et les jeux de séduction qui s'apparentent davantage à des jeux de pouvoir. C'est là l'enjeu le mieux traduit ici : les rapports de force frôlent le désir sous-jacent avec une subtilité admirable. Hormis un ou deux sursauts légitimes, le film ménage ses effets et évite les clichés du genre. Le spectateur qui carbure à l'action et aux rebondissements risque sans doute d'être déçu. Parce que démasquer le coupable n'est pas la priorité de la cinéaste. En jouant cartes sur table, elle parvient d'ailleurs à convaincre son public de ne pas non plus en faire la sienne. Par une précision chirurgicale d'états d'âme et des dialogues sans détour, Anne Fontaine dresse le constat suivant : cette relation remuante qu'entretiennent Claire et Laurent s'avère peut-être leur ultime planche de salut. Cet étrange tiraillement est infiniment bien dosé par les interprètes; Carré est d'une justesse de tous les instants en héroïne romantique et Poelvoorde, qui trône normalement sur un **Podium** burlesque, étonne par un potentiel dramatique qui ratisse large. La gueule sombre, le sourire enjôleur, le sourcil fuyant, tout du maniaque errant quoi, l'acteur entame un cycle sérieux gorgé de promesses.

Entre des scènes franchement réussies, complexes et limpides à la fois, on regrette malheureusement la montée dramatique